

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Un chemin de conversion et d'amour fraternel
Carême 1980 : Homélie radiodiffusées

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 19-43

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Un chemin de conversion et d'amour fraternel

Les pages qui suivent ont été prononcées, comme homélie radiodiffusées, durant le Carême 1980 (année liturgique C). Nous leur avons conservé le style parlé. Les évangiles de ces cinq dimanches de Carême peuvent nourrir notre méditation et jalonner notre marche vers Pâques.

1. - *D'emblée, la scène des tentations au désert (Lc 4, 1-13) nous associe au carême de Jésus lui-même. Nous y apprenons qu'un vrai fils de Dieu vit de la **Parole de Dieu**.*

2. - *Cette Parole est devenue chair. Désormais, écouter la Parole, c'est rencontrer Jésus. **Un Jésus Serviteur et Seigneur**, une présence exigeante et douce. La méditation de l'admirable page de la Transfiguration nous facilitera cette rencontre (Lc 9, 28-36).*

3. - *Celui qui est attiré par un tel Seigneur ne sera pas effrayé par le terme de « **conversion** ». L'évangile du troisième dimanche de carême (Lc 13, 1-9) nous invite à ne pas décevoir la patience et la discrétion amoureuse de notre Père. Il nous montre combien il est urgent que nous rompions avec tout ce qui nous rend complices de la mort et du péché.*

4. - *Un exemple concret et réussi de conversion, nous le contemplons dans la parabole dite de l'« **enfant prodigue** » (Lc 15, 11-32). Sa méditation nous permettra de souligner quelques richesses du sacrement de réconciliation.*

5. - *Nous ne saurions demander et recevoir le pardon de notre Père sans nous engager dans **une vie fraternelle renouvelée**. Le comportement de Jésus devant la femme adultère (Jn 8, 1-11) nous mettra en garde contre toute dureté pharisaïque.*

Grégoire Rouiller

Le Carême du Fils aimé

Lc 4, 1-13

Jésus, rempli de l'Esprit-Saint, quitta les bords du Jourdain ; il fut conduit par l'Esprit à travers le désert où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le diable. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim. Le diable lui dit alors : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain. » Jésus répond : « Il est écrit : Ce n'est pas seulement de pain que l'homme doit vivre. » Le diable l'emmène alors plus haut, et lui fait voir d'un seul regard tous les royaumes de la terre. Il lui dit : « Je te donnerai tout ce pouvoir, et la gloire de ces royaumes, car cela m'appartient et je le donne à qui je veux. Toi donc, si tu te prosternes devant moi, tu auras tout cela. » Jésus lui répond : « Il est écrit : Tu te prosterneras devant le Seigneur ton Dieu, et c'est lui seul que tu dois adorer. » Puis le diable le conduisit à Jérusalem, il le place au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi à ses anges l'ordre de te garder ; et encore : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que tes pieds ne heurtent quelque pierre. » Jésus répond : « Il est dit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. »

Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentation, le diable s'éloigna de Jésus jusqu'au moment fixé.

Mercredi, nous sommes entrés dans la période liturgique du Carême. Mais, il est permis de se le demander, ce terme de **Carême** revêt-il encore un sens pour l'homme de 1980, fût-il chrétien ?

Et pourtant, dans un passé encore proche, le Carême imprégnait visiblement l'atmosphère des paroisses et des familles : jusqu'à Pâques, les réjouissances publiques s'estompaient, le jeûne et l'abstinence, les prières et les efforts personnels se multipliaient, de réelles conversions s'amorçaient...

Puis, progressivement, de tels comportements de pénitence furent souvent abandonnés. Ils furent même tenus ici ou là pour suspects : ne cédaient-ils pas ainsi à une vision fort négative de la vie chrétienne ? Un carême synonyme de privations n'entraînait-il pas avec lui une atmosphère de tristesse et de mutilations ? Dès lors nous devons nous poser la question suivante : comment parler du Carême à une génération qui croit avoir retrouvé, en spiritualité, la spontanéité de la fête et, devant Dieu, la joie de vivre ?

Au long de ces cinq dimanches, je voudrais apporter quelques éléments de réponse à une telle question. S. Luc sera notre maître. Un maître lumineux et exigeant. Un maître qui, dès ce premier dimanche ne fait pas de concession,

puisque, avec le récit des tentations de Jésus et en 13 versets seulement, c'est tout le Carême du Fils qu'il offre à notre contemplation et par conséquent à notre imitation ¹.

Mais voyons cela de plus près : S. Luc place les tentations de Jésus après la scène de son baptême. Cela signifie que, pour Jésus, avant toute tentation, il y a la reconnaissance solennelle de son identité («Tu es mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré»). Une reconnaissance qui comporte une invitation : celle de vivre en Fils animé par l'Esprit. En réalité c'est bien comme Fils d'Adam, comme Fils de Dieu que Jésus est conduit par l'Esprit vers son destin d'homme libre et de Messie souffrant, vers les rendez-vous crucifiants de la fidélité.

A l'aube de notre Carême, nous sommes invités à saluer, comme baptisés, la même présence de Dieu en nous, à entendre le même appel : celui de vivre en filles et en fils du Père. Accueillir le don de Pâques, c'est se laisser nommer enfants de Dieu, c'est ratifier vitalement la vocation unique qui est la nôtre.

Pour répondre à l'audacieuse proposition de son Père, Jésus s'enfonce, on dirait presque avec hâte, dans le désert de la tentation. Il reprend consciemment la route du peuple que Dieu s'était choisi. Mais si, pour Israël, le désert s'était révélé le lieu de la désobéissance, pour lui ce sera le lieu de l'obéissance amoureuse. Jésus, nous dit S. Luc, y passe 40 jours, ce qui symbolise et anticipe le déroulement de toute son existence terrestre. Car c'est bien toute la vie de Jésus qui fut soumise à la tentation. C'est pourquoi, en y résistant, Jésus nous révèle le comportement qui fut le sien tout au long de sa route.

Jésus s'enfonce dans le désert de la **liberté**, là où selon le beau mot de S. Augustin, Dieu donne à l'homme de s'inventer lui-même. Mais Jésus s'enfonce surtout dans le désert de l'**affrontement** : celui qu'il pressent inscrit au cœur de sa vocation. Car le Fils Serviteur ne l'ignore guère : le terrain sur lequel il s'avance n'est pas neutre. Ceux qu'il va rencontrer ne sont pas tous des artisans de paix. Le monde est pécheur, pire que cela, il est hanté et dominé par l'ennemi de son Père, Satan ².

¹ S. Luc aime nous donner des résumés, comme des tableaux, qui récapitulent plusieurs événements : ainsi la prédication à Nazareth (Lc 4), la Pentecôte (Ac 2), etc.

² Lisez l'évangile de Luc : vous constaterez quelle place tient cet affrontement avec Satan (guérisons, exorcismes...).

En son Carême, Jésus n'élude rien d'un tel désert. Mais, frères, ce désert a-t-il tellement changé d'aspect ? N'est-il pas celui de nos incertitudes face à l'avenir difficile ? ne s'ouvre-t-il pas devant bien des jeunes quand ils pensent non sans inquiétude au choix décisif de leur vie ?

Le désert d'un monde cassé, combien de nos frères aujourd'hui même le parcourent: c'est celui d'une maladie qui n'en finit pas ; celui de cette dépression qui décolore tout ; c'est le désert des ruptures familiales, de la violence et de la drogue, en un mot le désert de la solitude où l'on n'aime pas, où l'on est ni reconnu ni aimé. Dans ce désert, c'est-à-dire sur le théâtre même de notre existence, Jésus est tenté. De façon constante et jusqu'à son abandon entre les mains de son Père sur la Croix, Satan va lui suggérer la route du mal, celle de l'antivocation. Car, si S. Luc parle de trois tentations distinctes, il faut y lire un chiffre parfait, et comprendre « toute forme de tentation ». Du reste, ces trois tentations ont tellement un air de famille qu'il serait facile de les ramener à l'unité³. Ce ne sont en effet que modulations de l'antique mensonge dont furent victimes Eve et Adam. Car, ce que Satan a en horreur, ce sont des filles et des fils de Dieu qui répondent dans la joie à leur vocation. Or, changer, pour son seul profit et par sa propre puissance, des pierres en pain, sans référence à l'efficacité de la Parole de Dieu, n'est-ce pas manifester devant le Père une suffisance qui brise la communion d'amour ? Accepter de recevoir d'un autre que du Père un empire quelconque et en jouir comme de son bien propre, n'est-ce pas préférer le don convoité au donateur et, ce qui est mortel, nier le Père comme source unique et générosité sans faille ? Mettre à l'épreuve un tel Père, en exposant sa vie et en lui donnant des ordres de salut, n'est-ce pas laisser s'introduire dans une relation de confiance et d'amour ce qu'il y a de plus corrosif : **la méfiance**⁴ ? Le Père ne serait pas tendresse et sollicitude permanente ? Il faudrait le provoquer au lieu de le croire sur parole ?

Cette tentation aux variations foisonnantes est aujourd'hui partout à l'œuvre : dans l'enivrement provoqué par les possibilités que la science offre à l'homme (nous croyons bien parfois faire mieux que de transformer des pierres en pain !). Dans la soif de pouvoir que peut attiser l'argent, la

³ Du reste S. Marc nous dira simplement : « il était dans le désert durant quarante jours, tenté par Satan », Mc 1, 13.

⁴ C'est ce que le serpent avait introduit dans l'esprit d'Eve. C'est ce qu'il tente d'introduire dans l'esprit des personnes gravement éprouvées.

manipulation des foules ou l'intoxication idéologique. Dans le doute généralisé concernant les lois les plus sacrées de notre Dieu. Quand nous y cédon le résultat est toujours le même : nous ne vivons plus en enfants du Père.

Jésus, lui, surmonte chaque tentation. Mais comment les surmonte-t-il ? Pour notre enseignement de Carême, ce point est capital. Avez-vous soigneusement noté qu'il ne prononce pas une parole de lui-même ? Quel que soit le choix à opérer (même devant la faim réelle), quel que soit le carrefour de sa vie à éclairer, quelle que soit l'habileté des suggestions diaboliques et (Satan va même jusqu'à se servir des paroles sacrées...) Jésus puise dans la seule Ecriture la réponse adéquate, la réfutation décisive. Il en est tellement imprégné qu'il le fait, comme un bon écolier, sur le ton de la récitation... Là réside le secret de Jésus : quand on est le Fils aimé, quand on vit comme Jésus au cœur du peuple renouvelé de l'alliance, on ne monnaie pas sa confiance à l'égard du Père, on est tout à l'écoute d'une Parole que l'on sait créatrice, libératrice et audacieuse.

Une telle attitude est trop loin de ce que nous vivons pour qu'il vaille la peine d'insister. Une attention si constante à la Parole, une obéissance si spontanée sont en effet aux antipodes de nos orgueils et de nos raideurs.

Retenons de l'évangile de ce dimanche trois orientations de carême :

— d'abord l'assurance d'être appelés, en Jésus Fils, à la vocation filiale, commune à tous les croyants et néanmoins unique pour chacun. Notre Carême nous redonnerait simplement une conscience plus vive de la profondeur d'une telle vocation, qu'il serait déjà pleinement réussi. Ce que le Père nous offre dépasse à tel point les paradis artificiels que Satan nous suggère ici et maintenant, que je voudrais le dire à tous mais surtout aux jeunes : faites craquer les murs de l'immédiat. N'acceptez pas la seule terre comme votre patrie définitive. Ne rapetissez pas le rêve de votre Père sur vous.

— on ne répond pas à une telle vocation par l'évasion, ce sera notre deuxième conclusion. C'est dans le désert d'ici, celui qui est à notre taille, que Dieu nous invite aujourd'hui à épeler notre nom d'éternité. C'est pourtant un peu en tremblant que j'ose dire aux personnes lourdement éprouvées : ne décevez pas l'attente de votre Père. Nul que vous ne peut, par exemple, donner un sens à votre vieillesse ou à telle maladie. Personne d'autre que vous ne peut rompre la fatalité de votre malheur conjugal. Vous êtes peut-être l'unique personne capable de dénouer l'angoisse d'un frère ou d'une sœur ou du moins de la porter avec lui. Que le désir de fausses richesses ne vous détourne pas de votre vocation actuelle.

— j'ajoute une troisième conclusion : il est vrai que nous nous trouvons en pleine dérive des langages⁵. Combien cherchent des réponses partout sauf dans la Parole de Dieu. Il y a même plus grave : par manque d'écoute et par orgueil personnel, des théologiens eux-mêmes cèdent à la tentation de garder en otage la Parole de Dieu.

Aussi retenons plus que jamais l'exemple de Jésus : la Parole de Dieu ne donne ses lumières qu'aux esprits obéissants, en communion joyeuse avec la tradition vivante du peuple de Dieu. Lisons l'Écriture avec l'Église, dans l'Église.

Ainsi, ne croyez-vous pas que nous avons besoin de tout notre carême pour ne pas tromper l'attente de ce Père qui dit à chacun : Tu es ma fille, tu es mon fils...

⁵ Nous pensons à toutes les recherches linguistiques, aux propagandes multiples, à tant d'exposés théologiques confus...

L'accueil du Serviteur transfiguré

Lc 9, 28-36

Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il alla sur la montagne pour prier. Pendant qu'il priait, son visage apparut tout autre, ses vêtements devinrent d'une blancheur éclatante. Et deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Elie, apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ qui allait se réaliser à Jérusalem. Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil ; mais, se réveillant, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés. Ces derniers s'en allaient, quand Pierre dit à Jésus : « Il est heureux que nous soyons ici ; dressons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Elie. » Il ne savait pas ce qu'il disait. Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre ; ils furent saisis de frayeur lorsqu'ils y pénétrèrent. Et, de la nuée, une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi, écoutez-le. » Quand la voix eut retenti, on ne vit plus que Jésus seul. Les disciples gardèrent le silence et, de ce qu'ils avaient vu, ils ne dirent rien à personne à ce moment-là.

Dès le premier dimanche de Carême, le récit des tentations au désert nous a proposé l'exemple suprême, celui de Jésus ; il nous a fait deviner la profondeur de notre vocation, celle de ratifier notre nom de fils et de filles de Dieu ; il nous a signifié par quelle force et sous quelle lumière nous pourrions y répondre, celles de la seule Parole de Dieu. Aussi l'avons-nous pressenti : nos pas doivent accompagner les pas de Jésus, son obéissance à la Parole doit modeler la nôtre.

Aujourd'hui, le récit de la Transfiguration permet un approfondissement décisif de notre méditation. Il nous amène à comprendre que, pour nous, la Parole de Dieu ne saurait être un ensemble préétabli de recettes divines que nous n'aurions qu'à appliquer tout au long de notre route ; qu'elle n'est pas davantage une somme doctrinale si parfaite soit-elle, ni un appel à une vie morale plus radicale que les autres. Non ; ce récit vient d'en témoigner devant nous : **la Parole de Dieu, c'est, en définitive, Jésus** (« Celui-ci est mon Fils, l'Elu, écoutez-le »), c'est sa présence de Ressuscité, attendue et annoncée par toute l'Écriture, c'est la Révélation totale du Père et de son amour par lui et en lui.

Dès lors, accueillir la Parole de Dieu revient à accueillir Jésus, sa personne et son message, le salut qu'il proclame et qu'en définitive il est. Obéir à la Parole de Dieu c'est obéir à Jésus.

Seulement, il faut le dire avec force aujourd'hui : **Jésus n'est pas malléable à merci**. Accueillir Jésus, ce n'est pas en construire une image subjective au gré de nos rêves sentimentaux, fussent-ils généreux ou touchants, pacifistes ou exaltés. Ce n'est pas davantage nous contenter de l'image plate et horizontale que nous en fournit une pseudo-science critique, après avoir soumis les évangiles au laminoir de préjugés réducteurs¹. Accueillir Jésus, c'est le rencontrer dans l'eucharistie et dans les évangiles, c'est scruter, soutenus par la foi de l'Eglise, l'ensemble des témoignages inspirés et convergents que le Nouveau Testament nous a livrés.

Or, il se trouve que le récit de la Transfiguration peut puissamment nous aider à échapper à des interprétations mutilantes de la personne de Jésus². C'est pourquoi, sans étudier ce récit dans le détail, je voudrais en souligner les points essentiels.

Et tout d'abord le souci de S. Luc de bien rattacher la Transfiguration de Jésus au passé et à l'avenir. Au passé, c'est-à-dire à l'histoire du peuple de Dieu, et par là au dessein du Père. Que Jésus accomplisse ce dessein, deux autorités — et quelles autorités ! — viennent sur la montagne en rendre témoignage. C'est d'abord Moïse, le médiateur de l'alliance, le familier du Sinäï et de sa nuée qui rend hommage à Jésus par qui advient une alliance définitivement renouvelée. C'est ensuite Elie, l'incendiaire du Carmel, le passionné de l'honneur de Dieu, celui que la croyance populaire attendait comme précurseur du Messie. Les deux, représentant, l'un la Loi, l'autre les Prophètes, attestent par leur présence qu'en Jésus s'accomplit la promesse du Père, qu'avec Lui la nouveauté décisive est apparue. Voilà pour le passé et voici pour l'avenir : « ils parlaient, note S. Luc, de son départ — littéralement de son exode — qu'il allait accomplir à Jérusalem ». Cette conversation n'a donc rien de banal. En clair, cela signifie que Moïse et Elie, au nom de tout le peuple élu, consentent à la redoutable vocation du Serviteur souffrant. Car sous le terme de « départ » ou d'« exode » il faut lire tout le voyage sacrificiel de Jésus vers Jérusalem, sa passion et sa Croix, ses souffrances et enfin sa glorification.

¹ Quand on nous parle, par exemple, du « consensus » de la science historico-critique, cela revient trop souvent à se soumettre aux impératifs d'une philosophie rationaliste et positiviste, n'accordant aucune place à la foi.

² Pour une certaine critique, le récit de la Transfiguration n'est qu'une **légende**, créée de toutes pièces après Pâques et transposée ensuite dans la vie de Jésus.

Durant notre Carême et notre vie, c'est d'abord ce Jésus-là que nous sommes appelés à rencontrer : un Jésus **véritablement homme**, un membre du peuple juif bien inséré dans la chaîne des générations et l'histoire de la promesse, celui qui a épousé les joies et les peines, les limitations et les richesses de son peuple, l'envoyé du Père, solidaire de tout notre malheur et porteur de l'espérance des pauvres, le Serviteur par excellence, indiciblement frère de chacun, indéfectiblement proche de tous.

Mais le texte nous conduit vers d'autres profondeurs. Jésus, anticipant la gloire de sa résurrection laisse entrevoir le mystère de son identité. Le récit que les évangélistes nous font de cette manifestation, à l'aide d'images symboliques, paraît peut-être étrange à notre sensibilité³. Il était certainement limpide pour les premiers lecteurs des évangiles. Aussi soyons sensibles à l'ensemble des images proposées : à la blancheur supraterrrestre des vêtements, à la nuée lumineuse (cette nuée qui a accompagné la manifestation de Dieu depuis le désert et le Sinaï jusqu'à l'annonce faite à Marie en passant par le Temple de Salomon ...), soyons sensibles à la stupeur sacrée qui saisit les disciples. Tout pointe vers la même proclamation décisive : **en cet Elu qui est Fils habite la plénitude de la Gloire**. Celui qu'il fallait reconnaître avec Moïse et Elie comme homme véritable, notre frère soumis aux tentations, aux hésitations et aux faiblesses, doit être acclamé maintenant comme l'Emmanuel, c'est-à-dire **Dieu-avec-nous**.

Et il n'y a pas jusqu'à la maladresse de Pierre qui ne soit éclairante : elle nous apprend que celui qui est ébloui, pour un instant par la Gloire de Dieu, ne doit jamais oublier les obscurités et les souffrances du Serviteur, ni son propre voyage à poursuivre sans retard ni interruption vers le Père.

Le récit de la Transfiguration condense ainsi pour nous ce que le Nouveau Testament développe abondamment. Il nous présente les deux faces inséparables du mystère de Jésus, **la Gloire et la Croix**, la profondeur de sa solidarité humaine, Jésus est l'un de nous ; la profondeur de sa communion avec le Père, Jésus est le Fils unique et saint.

C'est pourquoi, méditant cette page dans la perspective de notre Carême je puis y lire un avertissement et une assurance.

³ C'est un langage qu'on nomme parfois « apocalyptique » (d'un mot qui signifie « révélation »). Dès le deuxième siècle avant Jésus-Christ (livre de Daniel), on utilisait un tel langage pour exprimer des réalités surnaturelles, en particulier ce qui regarde la fin des temps.

Un avertissement d'abord. Le Père nous l'affirme : « Celui-ci est mon Fils... écoutez-le ». Or, le Père n'a pas d'autre Fils. Il n'y aura pas d'autre envoyé du Père ni d'autre Sauveur. En dehors de Jésus, ni le dessein du Père, ni l'Écriture, ni les sinuosités de nos pauvres vies ne s'éclairent en profondeur. Aussi manquer Jésus, c'est manquer le sens, c'est manquer la lumière et la vie. Dès lors quelle ne devrait pas être notre souffrance de voir nos enfants, nos amis, nos connaissances abandonner ou ignorer Jésus ?

Quelle ne devrait pas être notre crainte de ne lui rendre qu'un témoignage mutilé ou insuffisant ?

Mais un tel récit nous communique surtout une **assurance** invincible :

A vous vieillards et malades, le Jésus de la Transfiguration, en route vers la Croix, vous donne l'assurance d'une communion de tous les instants. Votre Carême douloureux, il l'a connu. Telle détresse, telle angoisse qui vous habitent, il les a épousées. Aussi combien je souhaite que votre Carême vous « apprenne » Jésus : sa proximité et sa tendresse, la participation à ses souffrances mais surtout à son salut, son espérance et sa victoire !

A vous parents et catéchistes, une telle page d'évangile doit vous apporter une **confirmation**. Quand l'annonce de Jésus est au cœur de vos soucis ; quand vous passez des heures à vous former et à scruter la Parole de Dieu, afin de ne pas mutiler cette annonce ; quand dans votre enseignement et votre témoignage vous cherchez surtout à faciliter une rencontre entre Jésus et les jeunes, vous êtes dans le vrai. Tout le reste est secondaire.

C'est pourquoi, à tous, je le répète : que notre passion et notre joie consistent à mieux rencontrer Jésus, à mieux le connaître, afin de vivre avec lui, en lui. Car si le Carême doit et peut nous redonner une conscience plus heureuse et communicative de notre vocation unique de filles et de fils de Dieu, cela n'est possible qu'en obéissant à la Parole de Dieu, en écoutant l'Élu, le Fils unique. C'est lui le Sauveur, c'est lui la clef des Écritures. C'est en lui que notre ultime dignité se dévoile. C'est aussi en lui que, dimanche prochain, nous scrutons l'ampleur de la conversion que le Père attend de nous.

« *Si vous ne vous convertissez pas... »*

Lc 13, 1-9

Un jour, des gens vinrent rapporter à Jésus l'affaire des Galiléens que Pilate avait fait massacrer pendant qu'ils offraient un sacrifice. Jésus leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir subi un tel sort ? Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous comme eux. Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien non, je vous le dis ; et si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de la même manière. »

Jésus leur dit encore cette parabole : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne. Il vint chercher du fruit et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : "Voilà trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier, et je n'en trouve pas. Coupe-le. A quoi bon le laisser épuiser le sol?" Mais le vigneron lui répondit : "Maître, laisse-le encore cette année, le temps que je bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. Sinon, tu le couperas. "»

Dans le récit des tentations de Jésus, S. Luc nous a indiqué **une lumière** suffisante pour déjouer toutes les attaques de l'adversaire : la lumière de la Parole de Dieu. Avec le récit de la Transfiguration, il nous a promis **une présence**, exemplaire et accompagnante, celle de Jésus, Serviteur et Seigneur.

Cette double assurance ne sera pas inutile pour entendre efficacement l'appel que Jésus nous adresse aujourd'hui, un appel à **la conversion** qui n'a rien de sentimental. J'ai l'impression qu'avec l'évangile de ce jour nous sommes ramenés à la dure réalité d'un monde en pleines convulsions, un peu comme les disciples, à leur descente du Thabor, furent ramenés sur la route crucifiante de Jérusalem.

Et d'abord **une toile de fond** bien sombre. L'annonce de cet odieux assassinat perpétré par la police de l'occupant. Pilate a lâchement fait mêler le sang de résistants galiléens à celui du sacrifice — probablement pascal — qu'ils étaient en train d'accomplir. Et comme si l'évocation de cette tuerie sacrilège ne suffisait pas, Jésus en rapproche l'horreur d'un accident qui, brutalement, a plongé dix-huit familles de Jérusalem dans la souffrance absurde, le deuil, peut-être le désespoir.

De tels faits ne sont guère isolés. Ils abondent tout au long de l'histoire des hommes. Chaque jour en prolonge la chaîne.

Et l'expérience nous en instruit : des cœurs meurtris par de tels malheurs, jaillissent invariablement les mêmes interrogations. Pourquoi tel accident, telle maladie, telle mort ? Quelle faute Dieu a-t-il punie ? Ou alors Dieu serait-il ce monarque indifférent au sort des petits et des pauvres, ce créateur lointain qui aurait abandonné ses enfants à la rigueur de lois naturelles aussi inhumaines qu'inexorables ?

En d'autres termes l'affirmation de la tendresse de Dieu peut-elle s'accommoder de l'expérience de son silence, de son apparent éloignement ou, il faut bien le dire, pour beaucoup de torturés, de sa lourde absence ?

Tel est pourtant notre monde, celui de millions de nos frères : un monde de haine et de violence, avec ce sang continuellement versé, avec ces pauvres bafoués sans mesure.

Aussi, ne trichons pas. Prenons le pouls des misères et des inquiétudes de notre temps. Nous serons alors mieux à même d'entendre l'appel de Jésus dans toute sa vigueur : « **je vous le déclare, si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même** ».

Un tel appel s'appuie sur trois vérités que notre texte met en lumière.

D'abord **un avertissement capital de Jésus** : ces Galiléens ou ces ouvriers de Jérusalem écrasés dans la chute de la tour n'étaient pas plus coupables que les autres. Or sachons bien que cette déclaration de Jésus peut s'appliquer à tout malheur. En présence d'une maladie, d'un accident ou d'une mort, nous ne devons jamais y lire, comme cela se fait encore trop souvent, une punition de Dieu, le salaire rigoureux d'une faute ou d'un acte coupable. Le faire, c'est calomnier lourdement un Père ennemi de la souffrance et de la mort, c'est porter un jugement de condamnation intolérable à l'égard d'un frère.

Pourtant, l'appel de Jésus se fonde sur **cette deuxième affirmation** : aucune maladie, accident ou mort ne sont étrangers à Satan et au péché. Dieu, Lui, n'a pas introduit le mal dans sa création. A travers chaque manifestation de la mort se dévoile l'hideuse épiphanie des conséquences de notre révolte, communautaire et personnelle, les fruits de libertés dévoyées.

C'est bien pourquoi l'appel de Jésus se fonde sur **une troisième certitude** : tout homme est solidaire de ce monde de violence, de désobéissance et de mort. La conversion seule peut nous permettre de rompre les liens de cette solidarité maléfique. L'alternative est : ou se convertir, ou périr.

Dès lors, si nous croyons Jésus sur parole, nous nous interrogerons avec plus d'acuité encore : que signifie pour nous le terme « **conversion** » ?

Dans l'Écriture, il comporte une signification très concrète : il s'agit toujours de changer de cap, de revenir sur ses pas. Il s'agit de reprendre une route que l'on a abandonnée, de renouveler une alliance rompue, il s'agit en quelque sorte de fiançailles retrouvées. Pour l'évangile, renouer de telles fiançailles revient à accepter le salut en Jésus-Christ. Du reste, si nous craignons de demeurer dans le vague, notre page d'évangile nous suggère plusieurs efforts de conversion. J'en énumérerai trois qui me paraissent fort adaptés à nos besoins.

Nous convertir, ce sera d'abord mieux **comprendre le silence de Dieu à la lumière de l'enseignement de Jésus**. Car, il faut bien l'avouer, dès que nous sommes nous-mêmes soumis aux atteintes du mal (sous quelque forme que ce soit : maladies, deuil, échec, rupture...), dès que nous nous heurtons au silence de Dieu, il est difficile de ne pas laisser le soupçon s'introduire dans quelque repli de notre cœur. Or un soupçon qui voudrait nous faire croire que Dieu est ami de la souffrance, qu'il est indifférent à nos tortures, dur ou, pire encore, absent est un poison mortel pour notre relation avec Celui qui est l'Amour. On ne peut en effet aimer un Dieu dangereux ou suspect de cruauté.

Une telle phase de notre conversion n'est jamais achevée ; elle ne peut se réaliser que grâce à une prière simple et tenace, une prière accompagnée d'un long regard sur Jésus, sur ses attitudes bouleversantes devant les opprimés et les pécheurs, une prière qui se prolonge en méditation devant la Croix de Jésus et cette communion indéfectible qu'il a voulu maintenir avec tous les crucifiés de la terre.

L'Esprit Saint pourra alors faire comprendre, et surtout aux plus éprouvés parmi nous, que le silence du Père ne porte nullement atteinte à la proximité de sa présence ni à l'intensité de sa sollicitude. Le silence de Dieu ne sera plus ressenti comme abandon ou indifférence. A la lumière de l'Esprit et de l'enseignement de Jésus, il sera expérimenté comme l'amoureux parti pris de notre Père. Le parti pris de la confiance accordée sans retour à ses enfants,

celui du respect, le parti pris inaliénable d'offrir à la liberté de l'homme un espace inviolé, celui de ne jamais manipuler par quelque pression que ce soit leur capacité d'aimer. Et quand quelque reproche s'élèvera encore en nous à l'adresse du Père, l'Esprit nous répètera tout au fond de notre cœur que de ce parti pris d'amour Jésus en est mort.

Aidons-nous les uns les autres à renouveler en nous cette image d'un Père de tendresse et de discrétion, de discrétion parce que de tendresse véritable. Aidons-nous à approfondir notre sérénité et à lui livrer les clefs de notre avenir. Car prendre conscience que l'on vit en présence d'un tel Père, c'est bien se convertir. Et cela peut transfigurer une vie.

Pourtant je le sais, un tel abandon devant le Père peut apparaître aux yeux de certains comme une démission inadmissible. Aussi il faut l'affirmer bien haut : une telle sérénité face au silence de Dieu est inséparable **d'un double engagement.**

Elle exige d'abord **une rupture sans ambages avec tout ce qui désagrège la création du Père.** Et ici soyons lucides : ne dénonçons pas la violence ou la haine chez les autres, sans nous sentir meurtriers nous-mêmes. La femme qui refuse l'enfant qui déjà vit de sa chair et de son sang se fait sans doute complice de la violence meurtrière, mais également ceux qui la condamnent sans l'avoir entourée ni aidée de manière efficace. A côté du terrorisme spectaculaire qui prive de façon révoltante des frères de leur liberté, il y a le terrorisme combien plus subtil mais non moins meurtrier en définitive de nos économies oppressives et de nos égoïsmes de pays riches, celui de nos froideurs familiales ou de nos stérilisantes médiocrités d'adultes qui asphyxient tant de jeunes et les poussent au désespoir. Nous sommes tous complices de ce qui tue. Aussi j'invite chacun à se convertir en rompant concrètement avec telle source de haine précise, de dureté ou de domination qu'il reconnaît en lui.

Mais ne pas haïr est insuffisant. Le Père nous a ouvert un espace de liberté, afin que nous soyons les relais et les témoins de sa tendresse, **les serviteurs de la vie**, les artisans passionnés du bonheur des autres. Le Père veut **pour tous** du pain et de la sécurité, de la liberté et de la joie. Que notre conversion si urgente soit ici inventive. L'Esprit veut que les uns travaillent pour donner à tous les pays des structures politiques, économiques, culturelles dignes des enfants de Dieu. Il suggère à d'autres de partager de leur argent, de leur art ou de leur pain, de leur sérénité ou de leur sourire. Je ne

connais pas de communauté religieuse, de paroisse ou de famille où la quête du bonheur de l'autre soit la seule règle. Cet appel à la conversion s'adresse donc à chacun de nous. Servons aujourd'hui même la vie, épousons ainsi le désir le plus véhément du Père : rendons pour un frère au moins la terre plus habitable.

Et pour ne pas affaiblir l'appel que Jésus nous lance, je résumerai cette page d'évangile sous forme interrogative :

Notre Carême nous rend-il plus conscients du malheur des hommes ?

Nous permet-il d'interpréter le silence de Dieu comme une invitation amoureuse à prendre nos responsabilités ?

Notre conversion enfin neutralise-t-elle en nous les sources de haine, de division et de mort, libère-t-elle nos capacités de donner la vie ?

Si tel est le cas, la patience du Père (« que je creuse tout autour et que je mette du fumier ») n'aura pas été déçue.

Le Père et deux garçons difficiles...

Lc 15, 11-32

Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part d'héritage qui me revient. » Et le père fit le partage de ses biens. Peu de jours après, le plus jeune rassembla tout ce qu'il avait et partit pour un pays lointain, où il gaspilla sa fortune en menant une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans cette région, et il commença à se trouver dans la misère. Il alla s'embaucher chez un homme du pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre avec ce que mangeaient les porcs ; mais personne ne lui donnait rien. Alors il réfléchit : « Tant d'ouvriers chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici je meurs de faim ! Je vais retourner chez mon père, et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Prends-moi comme un de tes ouvriers. » Il partit donc pour aller chez son père.

Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils... » Mais le père dit à ses domestiques : « Vite, apportez le plus beau vêtement pour l'habiller. Mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds. Allez chercher le veau gras, tuez-le ; mangeons et festoyons. Car mon fils que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. » Et ils commencèrent la fête.

Le fils aîné était aux champs. A son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. Celui-ci répondit : « C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé. » Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. Son père, qui était sorti, le suppliait. Mais il répliqua : « Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres ; et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est arrivé, après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras ! » Le père répondit : « Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. »

Le silence de Dieu, nous l'avons noté dimanche passé, ne doit jamais être interprété comme un signe de dureté, d'indifférence ou pire encore comme un signe d'absence. La parabole que nous venons d'entendre va nous permettre de dépasser ce constat simplement négatif : elle va nous enseigner de quelle attente amoureuse est lourd le silence de notre Père.

Dépassons ce qu'il y a en nous de routine : tant de fois nous avons entendu cette parabole. Laissons-nous plutôt instruire par l'embarras des commentateurs.

Cette parabole comporte tant de richesses qu'ils hésitent à lui donner un titre précis.

Certains, par exemple, croient que le fils aîné est le personnage principal. Selon eux, Jésus aurait proposé une telle parabole, afin que les Pharisiens légalistes se reconnaissent dans ce personnage peu sympathique, qu'ils se détachent d'une conduite semblable et découvrent le vrai visage de Dieu. Dans ce cas, il faudrait intituler notre parabole : **un fils trop vertueux**.

Traditionnellement pourtant, l'attention s'est portée plutôt vers le fils cadet. On a contemplé en lui le modèle du pécheur qui se convertit et accepte la réconciliation. D'où le titre courant : **parabole de l'enfant prodigue**.

Plusieurs enfin sont sensibles à la place centrale qu'occupe la figure du Père. C'est pourquoi ils veulent lire dans cette page une hymne à la tendresse d'un Dieu qui pardonne toujours. Ils intitulent alors notre parabole : **l'amour du Père** ou **le Père miséricordieux**. Il y a du vrai dans tout cela. Les trois personnages sont importants, capitaux même. Tous doivent nous pousser à la réflexion.

Aussi, sans épuiser les richesses d'une telle parabole, je voudrais en suggérer une méditation, en harmonie avec ce temps de carême.

Cette page nous parle d'un Père et de ses fils, d'amour et de péché. Elle nous parle de conversion et de réconciliation, de communauté brisée puis ressoudée. Or, tout cela, ne devons-nous pas l'expérimenter dans le sacrement de la réconciliation ? D'où la question que je voudrais poser aujourd'hui : **notre pratique du sacrement de pénitence correspond-elle à l'enseignement d'une telle parabole ?**

Pour y répondre, je vous invite à faire trois lectures successives de cette page d'évangile, accompagnant chaque fois un personnage différent.

Durant notre première lecture, accompagnons d'abord le **fils aîné**. En cherchant honnêtement à le comprendre. C'est un homme respectable, le serviteur d'une religion exacte, celle du devoir. Il est l'homme de l'accomplissement intégral de la Loi (« jamais, dit-il, je n'ai transgressé un seul de tes ordres »), l'homme de l'obéissance et du bon sens.

Jésus nous montre que le Père de la parabole, sans désavouer la droiture foncière de l'aîné, ne peut approuver ni sa dureté qui juge un frère, ni son moralisme. Aussi cherche-t-il à la fois à lui révéler son vrai visage de Père et à le rendre complice de son amour un peu fou à l'égard du cadet.

Cette première lecture nous dira surtout ce que le sacrement de la réconciliation n'est pas. Le Père ne veut pas que nous le vivions comme un règlement de comptes méticuleux avec un gardien de la Loi¹. Il ne souhaite pas non plus que nous le considérions comme un moyen d'échapper, par remise de dettes, à un châtement imminent. Le Père ne souhaite même pas que pour nous le sacrement s'inscrive dans une quête trop attentive de perfection morale, comme si notre conversion chrétienne visait à améliorer sans cesse notre image de marque et notre bonne conscience... Dans ce cas nous accepterions la religion du fils aîné. Nous ne rencontrerions pas notre Père dans la liberté.

C'est pourquoi il est bon d'entreprendre **une deuxième lecture** de notre parabole, dirigeant toute notre attention **vers le personnage du Père**.

Contemplons sa générosité : il donne sans une objection. Communions à son attente : une attente sans fissure ni pression. Accompagnons sa première sortie, à la rencontre du cadet, cette sortie précipitée et émue, dans les larmes et les rires. Puis sa seconde sortie, à la rencontre de son aîné ; démarche plus inquiète, plus humble, plus pressante aussi. C'est une telle contemplation qui nous révèle le vrai visage de Dieu, de ce Père amoureuxment à l'affût de notre retour et pourtant discret à l'extrême. C'est aussi par là que nous pouvons mesurer l'ampleur du salut qu'il nous offre en son Fils unique et la perspective d'une vie toute neuve qu'il ouvre devant chaque enfant qui se convertit. C'est devant un tel Père que le sacrement nous place. Aussi, il n'est pas étonnant que devant Lui le dévoilement et la reconnaissance de nos misères ne se fassent jamais sans douceur. Devant Lui, nous nous sentons certes pécheurs, mais jamais condamnés. Infidèles, oui, mais jamais humiliés. Bien mieux : nos échecs et nos péchés apparaissent comme la face négative de notre vraie réponse. Ils se muent sous son regard en appel urgent à quitter un passé pas très heureux pour un avenir de communion et de liberté.

Et c'est ici que la profondeur du sacrement se révèle. Parce que Dieu est Père et Créateur un tel avenir est possible. Aussi nous ne dirons jamais : à quoi bon me confesser, puisque je retombe toujours ? Nous dirons plutôt : Père, je crois en ta tendresse créatrice et en ton pardon. A cause de Toi, non à cause de moi, je crois en mon avenir.

¹ Je pense parfois à une présentation fréquente du sacrement de pénitence. Le pénitent s'adressait à un « tribunal » comme accusé. Le prêtre était un juge. Il devait donner une sentence, etc. Combien cela est loin de notre parabole...

Relisons enfin la parabole, attentifs aux attitudes et au comportement du fils cadet. Sur bien des points nous nous reconnâtrons facilement en lui. Fascinés par l'immédiat, nous le sommes souvent comme lui. Tentés de nous éloigner du Père, de son Eglise, de la foi vécue, pour vivre dans la facilité et le plaisir, dans une certaine indifférence à l'égard de Dieu et de nos frères, combien de nos contemporains le sont ? Aussi, je crois que la fréquentation du cadet peut renouveler notre pratique de la pénitence sur **trois points capitaux** :

Il s'est levé, il est parti vers son Père. Chaque démarche pénitentielle doit aussi marquer pour nous **un nouveau départ**. Elle doit nous arracher à la routine et à l'immobilisme, elle doit nous redonner — et c'est toujours nécessaire — le sens de l'aventure, la foi en notre vocation.

Le cadet a parlé. C'est **un deuxième point** important. La confession peut être un lieu privilégié pour rompre notre solitude profonde, notre mutisme. **Elle permet de sortir de l'anonymat**, cette maladie des temps modernes.

Car, ne l'oublions pas, Dieu nous a créés uniques. Il veut par la réconciliation nous recréer² uniques. Aussi, comme prêtre, je suis dans l'admiration chaque fois que je vois un homme ou une femme, un vieillard ou un jeune sortir de son anonymat pour entrer résolument, fraternellement, dans le dialogue sacramentel. Peu importe alors que son langage soit aisé ou difficile, son vocabulaire riche ou approximatif. Jamais un enfant de Dieu ne me paraît plus grand, plus adulte et plus libre que dans cette démarche rigoureusement personnelle.

Jamais il ne me paraît plus vivant qu'à cette heure où il redécouvre son Nom véritable, où il exprime ses lassitudes et ses souffrances, ses compromissions avec le péché du monde, à cette heure où il pressent que demain est possible, même si sa marche est encore mal assurée et dépendante de la seule sollicitude du Père.

Le cadet enfin entre dans la fête familiale. C'est la troisième orientation que nous devrions redécouvrir : **la dimension communautaire** du sacrement de pénitence. Sans doute, comme le note Jean Paul II, « nous ne pouvons pas oublier que la conversion est un acte intérieur d'une profondeur particulière dans lequel l'homme ne peut pas être suppléé par autrui ni se faire remplacer

² C'est pourquoi le Psaume 51, 12 déclare: « crée pour moi un cœur pur ». Or le verbe utilisé est rigoureusement réservé à Dieu. Le pardon est une vraie recreation.

par la communauté »³; il n'en demeure pas moins que toute démarche pénitentielle s'inscrit sur fond de communauté fraternelle. C'est la communauté que notre péché affaiblit. Par nos abandons, nos absences, nos convoitises ou notre superficialité, c'est à la communauté vivante que nous faisons défaut. Le prêtre est là pour nous la rendre sensible et par la parole efficace de la Croix c'est en elle qu'il nous réintègre. Réconciliés, c'est bien en frères et témoins de la communauté des croyants que nous voulons vivre. Plus la confession est vécue comme un acte personnel, plus sa portée communautaire éclate⁴.

Ainsi je le constate : la lecture d'une telle parabole répète en profondeur ce que les évangiles de ces dimanches de carême nous avaient déjà enseigné. Elle nous redit que grande est notre vocation de filles et de fils de Dieu. Mais, en plus, elle nous montre que le sacrement de la réconciliation (c'est-à-dire cette parabole en acte dans nos vies) est totalement au service de notre vocation irremplaçable et unique.

Mon plus vif désir est que vous soyez nombreux, en ce temps de Pâques, à découvrir ou à redécouvrir l'importance d'un tel sacrement, d'une démarche aussi profondément personnelle.

Je vous souhaite donc de rencontrer des prêtres disponibles et fraternels, conscients de l'étonnante mission qui est la leur, porteurs d'une parole de libération, la parole même du Sauveur envoyé par le Père.

A vous, auditeurs, et je pense particulièrement aux plus abattus, aux plus hésitants, à ceux qui se sont tus depuis longtemps, je souhaite du courage et du dynamisme. Levez-vous, allez vers le Père, parlez, entrez dans la fête qui vous est proposée.

Le reste, laissez-le à la tendresse inventive du Père. Car avez-vous remarqué combien ses ordres se font pressants, quand il s'agit d'accueillir ce fils retrouvé ? C'est même, tout au long de la parabole, le seul moment où il affirme son autorité.

³ Il faudrait méditer les admirables pages que Jean Paul II consacre au sacrement de la réconciliation, dans son encyclique *Redemptor hominis*, pp. 82-91 (Editions Saint-Paul, Fribourg).

⁴ Comme le note excellemment H. Urs von Balthasar: « Dans l'Eglise, il n'existe rien de privé. C'est qu'un événement est d'autant moins privé qu'il est plus personnalisé. » H. Urs von Balthasar, *Nouveaux points de repère*, Fayard, Paris, 1980, p. 96.

L'« autre », mon frère

Jn 8, 1-11

Jésus s'était rendu au mont des Oliviers ; de bon matin, il retourna au temple de Jérusalem. Comme tout le peuple venait à lui, il s'assit et se mit à enseigner. Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en train de commettre l'adultère. Ils la font avancer, et disent à Jésus : « Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, qu'en dis-tu ? » Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus s'était baissé, et, du doigt, il dessinait sur le sol. Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit : « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre. » Et il se baissa de nouveau pour dessiner sur le sol. Quant à eux, sur cette réponse, ils s'en allaient l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés. Jésus resta seul avec la femme en face de lui. Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit : « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pêche plus. »

Tout au début de notre Carême, nous avons entendu une déclaration capitale : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de **toute parole** sortant de la bouche de Dieu. » Puis, pour notre joie, il nous fut précisé que cette Parole s'était faite **Présence** : « Celui-ci est mon Fils, écoutez-le. » Dès lors, nous étions invités à prendre au sérieux son message radical : « Si vous ne vous **convertissez** pas, vous périrez tous. » Et dimanche dernier l'invitation se faisait plus pressante : celle de nous lever, de marcher comme le fils prodigue vers la fête personnelle et communautaire de la **réconciliation**. Car notre foi nous l'assure : quand tous les enfants de Dieu seront entrés dans cette communauté sauvée et réconciliée, ce sera la plénitude du Royaume de Dieu. Le mystère pascal que nous allons célébrer aura enfin donné tous ses fruits de bonheur et de vie.

Mais avant cette heure, il importe que nous répondions vitalement à l'appel de notre baptême. L'évangile d'aujourd'hui précise le concret de cet appel : qu'en est-il de notre comportement à l'égard de **l'autre**, que signifie pour nous, nous aimer les uns les autres ? Aimer nos compagnons de foi et de conversion, certes. Mais avec plus d'acuité encore aimer ceux qui n'appartiennent pas de façon visible à la communauté des croyants. Je pense à tant d'insoucians, à beaucoup d'incroyants, à ceux que nous qualifions parfois de « marginaux ». C'est la parole et l'exemple de Jésus en face de la femme

adultère qui nous posent une telle question et nous donnent des lumières pour y répondre.

Portons un regard attentif sur la scène rapportée dans l'évangile de ce jour. L'« **autre** », ici, c'est une pauvre épouse saisie en flagrant délit d'infidélité. A son égard, l'évangéliste nous décrit deux attitudes franchement opposées et significatives. Tout d'abord, une **attitude légaliste**, celle des scribes et des Pharisiens. Pour eux, prétendument purs et par conséquent censeurs irréprochables, le cas est limpide. Il existe dans la Loi **une prescription** qui ne souffre pas d'exception (« Tu ne commettras pas d'adultère »). Il y eut, dûment constatée, **la violation** de ce commandement. Il doit y avoir **l'application de la sentence** : la strangulation ou la lapidation prévue par la Loi de Moïse. Nous tenons ainsi, comme en agrandissement, le schéma de tous les juridismes : une loi abstraite érigée en absolu et servie pour elle-même, son application sans un regard pour la personne accusée, sans entrailles de miséricorde. Le peintre Georges Rouault nous a montré, dans des toiles bouleversantes, les méfaits d'une telle attitude. Maintes scènes de nos tribunaux humains ont pris, tout au long des siècles, le relais des scribes et des Pharisiens. Mais aussi combien d'attitudes dans la vie de nos familles et communautés ?

Symétriquement, il y a **l'attitude de Jésus**. Elle est faite d'habileté mordante et pourtant discrète (au fond toujours aimante) à l'égard de ceux qui condamnent leur sœur. Jésus détourne fraternellement leur regard légaliste de la femme accusée pour le ramener vers leur propre cœur coupable et, selon la théologie même de tous les prophètes, vers leur propre cœur adultère. Mais je ne veux pas m'attarder sur cette attitude de réprobation. Le comportement positif de Jésus devant la femme est combien plus instructif pour nous. Je comprends le geste de Jésus (dessinant sur la terre, apparemment distrait) comme révélateur d'un immense respect devant l'embarras et la souffrance d'une sœur humiliée, comme une manière efficace de prendre ses distances à l'égard du groupe compact de ses adversaires. J'interprète le silence de Jésus comme un ultime appel à la réflexion adressé aux accusateurs, mais surtout comme un espace de tendresse et de compréhension ouvert devant cette femme, afin qu'elle puisse se désolidariser de son péché, s'ouvrir à la réconciliation qui purifie et grandit et enfin entrer elle aussi dans la fête.

Du reste, les admirables paroles que Jésus prononce me semblent s'adresser à quelqu'un de tout disposé à les entendre, à quelqu'un dont l'humilité et la douceur font déjà une candidate au salut et au pardon.

« Moi, non plus, lui dit Jésus, je ne te condamne pas. » Je refuse de désespérer de toi, de ton avenir.

« Va », c'est-à-dire n'accepte pas l'immobilisme du péché, dépasse l'immédiat trop facile et trompeur d'une conduite adultère, reprends ta place de fille de l'alliance.

« Désormais, ne persévère pas dans le péché. » Ce que Jésus demande, c'est sans doute une rupture radicale avec le péché, d'abord dans son cœur, puis ensuite (et peut-être progressivement) dans sa vie extérieure et dans ses actes.

Tout le comportement de Jésus me paraît d'un équilibre étonnant : il ne se compromet pas avec les automates de la loi et les spécialistes de la condamnation, mais pas davantage avec les faiblesses coupables de la femme. Au fond, c'est un appel à la conversion qu'il adresse aux deux camps opposés, par ses gestes et ses paroles.

Mais ceci nous ramène à la question : comment nous comporter à l'égard de l' « autre », du marginal ? C'est d'abord **une pressante mise en garde** que nous entendons à travers tout le comportement de Jésus. Celle de ne jamais enfermer nos frères dans la prison du légalisme, celle de ne jamais condamner en servant la loi plutôt que les personnes.

Je sais que cela n'est pas toujours facile. En effet, des normes sont nécessaires dans nos vies individuelles comme dans nos organisations communautaires. Il n'y a pas de croissance dans l'anarchie. Pourtant celui qui croit en Jésus-Christ doit constamment se répéter que sa loi ultime est l'Esprit Saint qui l'anime et le sanctifie. C'est pourquoi dans l'Eglise, dans nos communautés religieuses, dans nos familles, nous devons demeurer vigilants, afin que toute prescription extérieure, tout règlement, tout ordre demeurent bien au service de la liberté et du dynamisme intérieur des personnes et ne se durcissent jamais en carcan pharisaïque. Le Concile Vatican II a montré la voie pour toute l'Eglise. C'est en critiquant nos habitudes, c'est en simplifiant et en humanisant les normes indispensables qui nous régissent que nous entrerons dans l'Esprit de Jésus. En bref cette mise en garde nous dit : que jamais la loi soit votre maître. Qu'elle demeure votre serviteur, un serviteur que votre attention à l'Esprit Saint rendra de plus en plus inutile.

La parole de Jésus : « Va, et ne pêche plus » désapprouve un autre comportement fort répandu aujourd'hui : celui du laisser-faire qui révèle simplement

une totale indifférence à l'égard de nos frères et de leur avenir. Cette attitude peut bien parfois se parer des beaux noms de tolérance, de liberté, elle n'en est pas moins déshumanisante. Ici, l'autre n'est pas condamné comme par le légaliste, il n'existe pas.

Cette indifférence sans amour, nous la rencontrons, hélas, chez certains parents qui, sous couvert de largeur de vues, ignorent tout de leurs enfants. Nous la retrouvons chez des éducateurs, plus préoccupés de leur propre tranquillité ou de leur popularité que de la croissance affective, intellectuelle et surtout spirituelle de leurs élèves.

Cette attitude n'est-elle pas parfois celle de groupes paroissiaux, satisfaits de leur cohésion intérieure et forts de leur bonne conscience, au point de ne se préoccuper ni des absents, ni des jeunes qui s'écartent du Christ et de son Eglise, ni des travailleurs étrangers qui ne fréquentent guère nos assemblées liturgiques ?

Cette fausse tolérance, faite d'indifférence et d'égoïsme, nous la décelons en réalité, au moins à certaines heures, en chacun de nous, que ce soit envers des frères et sœurs lointains victimes de la faim, de l'oppression ou de l'ignorance, que ce soit à l'égard de personnes très proches de nous et qui se débattent avec la solitude, la dépression, la drogue ou l'athéisme.

Mais les évangiles de ces cinq dimanches de Carême ouvrent une voie plus positive à notre montée vers Pâques et à notre juste comportement à l'égard de l'autre : celle-là même de Jésus.

Pendant ces deux semaines qui nous séparent des fêtes pascales, laissons-nous habiter par la présence de Jésus. Que tout en lui nous devienne familier. Savourons ses gestes. Écoutons ses paroles. Communions à ses impatiences, à sa passion de rencontrer tous les pécheurs, la prostituée comme le pharisien trop sûr de lui, l'officier romain comme de scribe, spécialiste de la Loi, attardons-nous sur telle parole, devinons la profondeur de tel regard (aujourd'hui celui qu'il porte sur la femme adultère), surprenons tel mouvement incoercible de tendresse (à l'égard de la veuve qui a perdu son unique enfant, devant une femme déformée depuis dix-huit ans par la maladie...), ce sera notre préparation au Vendredi saint. Nous saisirons mieux alors de quel amour ruisselle la Croix de Jésus. Et cette fréquentation du Fils nous conduira à une interrogation que nous pourrions placer au cœur de la préparation de notre confession pascale : **quel trait de Jésus, quel aspect de son message devraient se lire dans ma conduite de tous les jours ?**

La matière ne manque pas : l'union de Jésus avec son Père, son amour sans exclusive ni accaparement, son intérêt dévorant pour tous et sa patience sans limite avec chacun : autant de voies ouvertes à notre conversion, à notre imitation.

Il est peut-être encore possible d'être plus précis, en nommant cet autre, à l'égard de qui nous sommes appelés à dépasser tout légalisme, à surmonter toute indifférence et à devenir présence qui facilite et la conversion et la joie de vivre. Le « marginal », pour nous ne serait-il pas notre époux ou notre épouse, ce grand enfant trop indépendant, ce collègue de travail, ce voisin ? Et si Pâques modifiait enfin notre attitude à leur égard ?